



« Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. »

(Lénine, 1902, *Que faire ?*)

Les dossiers du PCMLM
Humanisme, Lumières, Bourgeoisie



Table des matières

1. Présentation.....	2
2. Introduction.....	4
3. La naissance de l'État français moderne avec François Ier.....	6
4. la Réforme, expression urbaine bourgeoise-monarchiste.....	8
5. Calvin, héraut de la bourgeoisie européenne.....	10
6. La guerre de religions en France.....	13
7. Le classicisme, stade suprême du féodalisme en France.....	15
8. La formation de l'État moderne par l'administration « géométrique ».....	18
9. Le saut qualitatif culturel-civilisationnel et le développement des forces productives.....	19
10. Rabelais et Montaigne.....	21
11. Matérialisme et dignité du réel.....	24
12. les Lumières françaises.....	28

1. Présentation

Les communistes sont imperméables au nihilisme national ; leur objectif est de dépasser la nation, qui n'est qu'un phénomène temporaire. La France, en tant que nation, n'existe historiquement que pour permettre à la bourgeoisie de pleinement se développer, dans un cadre adéquat.

A l'aube de la révolution socialiste, ce cadre commence à vaciller ; dans la construction du socialisme et dans la perspective du communisme à l'échelle mondiale, les nations disparaissent définitivement, cédant la place à la communauté universelle.

Comprendre la nature, temporaire, de la nation française, est une nécessité pour la classe ouvrière. Sans cela, elle n'est pas en mesure d'assumer l'établissement d'un État socialiste dans son pays, et par la suite de dissoudre cette nation dans la république socialiste mondiale.

Cela est d'autant plus important qu'à l'époque de la révolution socialiste, la bourgeoisie pousse au (vain) « rétablissement » des valeurs nationales, alors que la petite-bourgeoisie tente de bloquer la roue de l'histoire en niant la cadre

national (au profit de corporations, de communautés, de régions, de pseudos nations, du racisme, de l'ethno-différentialisme, etc).

Quel est l'intérêt historique des valeurs nationales ? Celles-ci ont un double caractère.

D'un côté, les valeurs nationales représentent une étape de civilisation, commune à toute l'humanité mais avec des différences d'apparence (le fait de vivre en société à grande échelle notamment avec une langue commune, le principe d'une justice à prétention universelle, la fin des hostilités locales et régionale, l'élévation du niveau de vie, la généralisation des sciences face à l'obscurantisme, etc).

D'un autre côté, la culture nationale de chaque pays apporte sa pierre à l'édifice de la culture humaine en général (le sauna finlandais, le « french kiss », la pop anglaise, la pizza italienne, etc).

En France, les valeurs nationales ont donc elles-mêmes un double caractère. Distinguer ce qui restera dans le socialisme, de ce qui ne restera pas, est d'une grande importance culturelle.

Mais ce n'est pas tout. A l'époque de la crise générale du capitalisme, la bourgeoisie française tente de modifier la compréhension qu'on a de la

culture française, elle tente de masquer sa nature, d'en donner une définition « nouvelle » conforme à ses propres intérêts.

L'importance historique de Rimbaud est gommée, et en lieu et place la bourgeoisie décadente réécrit l'histoire et place Baudelaire comme « inventeur de la modernité. » Un auteur progressiste comme (Savinien) Cyrano de Bergerac est caché derrière une oeuvre puérile et sans intérêt comme la pièce éponyme d'Edmond Rostand, et son oeuvre elle-même diffamée comme relevant du « baroque. »

La raison de cela est que la bourgeoisie tente de maintenir le cadre national, en cultivant les éléments les plus incongrus mais les plus visibles (les plus baroques précisément), afin de maintenir les différences nationales. Rejeter ces nouvelles divisions nationalistes (régionalistes, localistes, etc.) est une tâche aussi importante que le dépassement des réelles différences nationales.

Voici comment Lénine présente cette question :

« Le marxisme est inconciliable avec le nationalisme, fût-il le plus « juste », le plus « pur », le plus fin et le plus civilisé.

A la place de tout nationalisme, le marxisme met l'internationalisme, la fusion de toutes les nations dans une unité suprême qui se développe sous nos yeux avec chaque nouvelle verste de chemin de fer, chaque nouveau trust international, chaque association ouvrière (internationale par son activité économique et aussi par ses idées, ses aspirations).

Le principe de la nationalité est historiquement inéluctable dans la société bourgeoise, et, compte tenu de cette société, le marxiste reconnaît pleinement la légitimité historique des mouvements nationaux. Mais, pour que cette reconnaissance ne tourne pas à l'apologie du nationalisme, elle doit se borner très strictement à ce qu'il y a progressif dans ces mouvements, afin que cette reconnaissance ne conduise pas à obscurcir la conscience prolétarienne par l'idéologie bourgeoise.

Le réveil des masses sortant de la

torpeur féodale est progressif, de même que leur lutte contre toute oppression pour la souveraineté du peuple, pour la souveraineté de la nation. De là, le devoir absolu pour le marxiste de défendre le démocratisme le plus résolu et le plus conséquent, dans tous les aspects du problème national. C'est là une tâche surtout négative. Le prolétariat ne peut aller au delà quant au soutien du nationalisme, car plus loin commence l'activité « positive » de la bourgeoisie qui vise à renforcer le nationalisme.

Secouer tout joug féodal, toute oppression des nations, tous les privilèges pour une des nations ou pour une des langues, c'est le devoir absolu du prolétariat en tant que force démocratique, l'intérêt absolu de la lutte de classe prolétarienne, laquelle est obscurcie et retardée par les querelles nationales.

Mais aider le nationalisme bourgeois au-delà de ce cadre strictement limité et situé dans un contexte historique nettement déterminé, c'est trahir le prolétariat et se ranger aux côtés de la bourgeoisie. Il y a là une ligne de démarcation souvent très mince et que les national sociaux bundistes et ukrainiens oublient tout à fait.

La lutte contre tout joug national ? Oui, certainement. La lutte pour tout développement national, pour la « culture nationale » en général ? Non, certainement. Le développement économique de la société capitaliste nous montre dans le monde entier des exemples de mouvements nationaux incomplètement développés, des exemples de constitution de grandes nations par la fusion ou au détriment de certaines petites, des exemples d'assimilation des nations.

Le principe du nationalisme bourgeois, c'est le développement de la nationalité en général, d'où le caractère exclusif du nationalisme bourgeois, les querelles nationales sans issue. Quant au prolétariat, loin de vouloir défendre le développement national de toute nation, il met au contraire les masses en garde contre de telles illusions, préconise la liberté la plus complète des échanges capitalistes et salue toute assimilation des

nations, excepté l'assimilation par la contrainte ou celle qui s'appuie sur des privilèges.

Consacrer le nationalisme en le contenant dans de « justes limites », « constituer » le nationalisme, dresser des barrières solides et durables entre toutes les nations au moyen d'un organisme d'État particulier : telle est la base idéologique et le contenu de l'autonomie nationale culturelle. Cette idée est bourgeoise de bout en bout et fausse de bout en bout.

Le prolétariat ne peut donner son soutien à aucune consécration du nationalisme; au contraire, il soutient tout ce qui aide à effacer les distinctions nationales et à faire tomber les barrières nationales, tout ce qui rend la liaison entre nationalités de plus en plus étroite, tout ce qui mène à la fusion des nations. Agir autrement, c'est se ranger aux côtés de la petite bourgeoisie nationaliste réactionnaire. »

(Notes critiques sur la question nationale)

La classe ouvrière n'a qu'un seul drapeau, le drapeau rouge de l'internationalisme prolétarien, et par la révolution socialiste entend marcher au communisme, à la communauté universelle !

2. Introduction

La France de la période capitaliste est le fruit d'un long processus, au travers duquel la bourgeoisie est née, s'est développée, a tenté de prendre le pouvoir, et enfin l'a pris en réussissant à le conserver.

La période de la naissance de la bourgeoisie est celle de l'humanisme et de la Renaissance. La période de son développement, ce sont les XVIIe et XVIIIe siècles avec comme aboutissement la révolution française. Enfin, c'est dans la seconde partie du XIXe siècle que la bourgeoisie prend le pouvoir en France, et le conserve.

La bourgeoisie n'a ainsi et évidemment pas

disparu à la fin du XVIe, pour réapparaître au début du XVIIIe siècle ; il n'est pas possible de considérer séparément l'humanisme et les Lumières, ni d'oublier la période intermédiaire.

On peut et doit penser à la figure de Spinoza, qui a vécu au XVIIe siècle, période historique où c'est la réaction qui prédominait. Il serait absurde d'oublier cette figure essentielle de la pensée humaine, sous prétexte qu'il serait arriver trop tard pour l'humanisme, et trop tôt par rapport aux Lumières, alors que justement il est le prolongement de l'un et l'annonciateur de l'autre, jouant pour l'Europe le rôle qu'Averroès aurait pu jouer pour le monde arabo-persan.

En ce qui concerne la France, oublier le XVIIe siècle serait pareillement oublier les « libertins », qui sont justement les partisans du matérialisme et les champions des idées progressistes à leur époque (tel Savinien Cyrano de Bergerac), ou encore les œuvres littéraires de Molière, dont le caractère bourgeois est évident.

L'exemple de Molière est très parlant en France, car le terme « bourgeois » désigne celui qui habite le bourg, la ville. La bourgeoisie naît avec la ville, et mourra avec elle, car le socialisme amènera le dépassement de la contradiction entre les villes et les campagnes.

Les villes témoignent de la vigueur de la bourgeoisie ou, inversement, sa faiblesse. Car c'est dans les villes que naît la bourgeoisie, sous la forme des artisans et des marchands. Ceux-ci sont à l'origine d'une petite production marchande fondée sur la propriété privée et le travail personnel ; organisés en corporations et en guildes, ils affirment leurs intérêts face aux forces féodales.

Dans la culture arabo-persane, la philosophie (appelée falsafa) ne put pas s'imposer, en raison de l'absence de bourgeoisie solidement ancrée dans les villes, et ce malgré ses formidables apports à la science et à la pensée humaine. Les forces féodales dominaient culturellement et économiquement ; la culture urbaine était enserrée par le féodalisme.

Un exemple similaire existe en Europe. Du XIIe au XVIIIe siècle, le nord de l'Europe avait connu l'alliance des villes de la Hanse (Riga, Stockholm, Hambourg, Cracovie, Lübeck, Rostock, Dantzig, etc.) autour de la Baltique, mais les forces féodales parvinrent à contrecarrer cette émancipation de la bourgeoisie commerciale.

Près de 80 villes appartenaient à cette ligue hanséatique, qui pratiquait le commerce avec l'Angleterre, la Scandinavie, la Pologne et la Russie. Les produits industriels d'Europe occidentale (draps de Flandre et d'Angleterre, toiles, articles métalliques d'Allemagne, vins de France...) étaient échangés contre les fourrures, les peaux, le lard, le miel, le blé, le bois, la poix, les tissus de lin et autres articles artisanaux du nord-est de l'Europe.

Cependant, aux XVe et XVIe siècles, la bourgeoisie connaît également une période florissante dans le sud de l'Europe. Elle parvient ainsi à maintenir son existence, grâce à des villes qu'elle contrôle, dont les plus connues sont Florence, Venise, Gênes ; elle pouvait alors soutenir les penseurs et artistes qui regardaient le monde dans une manière que l'on doit qualifier de matérialiste, tout en se maintenant sur le plan militaire grâce à des États (de type républicain notamment).

Friedrich Engels constate ainsi l'origine du capitalisme, du capital industriel, par rapport à la Hanse et à l'Italie :

« Le marchand était l'élément révolutionnaire dans cette société où tout était stable, pour ainsi dire par hérédité ; le paysan recevait par héritage et de façon presque inaliénable non seulement son arpent, mais aussi sa position de propriétaire libre, de fermier libre ou dépendant ou de serf ; l'artisan de la ville, son métier et ses privilèges corporatifs ; chacun d'eux recevait en outre sa clientèle, son marché, de même son habileté formée dès sa jeunesse pour ce métier héréditaire.

C'est dans ce monde qu'apparut le commerçant qui devait être à l'origine de

son bouleversement. Il n'en fut pas le révolutionnaire conscient, mais bien au contraire la chair de sa chair, le sang de son sang (...).

Il [= le capital industriel] s'était déjà ébauché au Moyen-Âge, et ce dans trois domaines ; navigation, mines, industries textiles.

A l'échelle où les républiques maritimes italiennes ou hanséatiques pratiquaient la navigation, celle-ci était impossible sans matelots, c'est-à-dire sans salariés (dont la condition de salariés pouvait se dissimuler sous des formes d'association avec participation aux bénéfices) ; quant aux galères, il leur fallait également des rameurs, salariés ou esclaves ; les membres d'une association pour l'extraction des métaux qui, à l'origine, étaient des travailleurs associés, s'étaient déjà presque partout constitués en sociétés par actions pour l'exploitation de l'entreprise au moyen de salariés.

Dans l'industrie textile, le commerçant avait commencé à prendre directement à son service les petits tisserands en leur fournissant le fil qu'il faisait transformer pour son compte en tissu, contre un salaire fixe, bref, en devenant, de simple acheteur, un entrepreneur.

Nous trouvons ici les premiers débuts de la constitution de plus-value capitaliste. »

(*Complément au supplément du livre III du Capital*)

Afin de défendre leurs activités, et de par leur position privilégiée, ces entrepreneurs développèrent une vision du monde, une idéologie, et modifièrent les arts en leur faveur. La richesse de la peinture hollandaise ne s'explique pas sans le succès commercial de la république des Provinces-Unies ; la pensée de Machiavel ne se laisse pas comprendre sans une vision globale des progrès de la bourgeoisie dans la future Italie.

Friedrich Engels dit ainsi et justement de cette période que :

« Ce fut le plus grand bouleversement

progressiste que l'humanité eût jamais connu, une époque qui avait besoin de géants et oui engendra des géants : géants de la pensée, de la passion et du caractère, géants d'universalité et d'érudition.

Les hommes qui fondèrent la domination moderne de la bourgeoisie furent tout, sauf prisonniers de l'étroitesse bourgeoise. »

(La dialectique de la nature)

A ce titre, la période de la Renaissance italienne, celle de l'humanisme qui est l'idéologie prolongeant cette Renaissance, est un moment essentiel de l'histoire humaine. C'est cette période qui va permettre aux Lumières d'exister, à la bourgeoisie de s'affirmer, au mode de production capitaliste de s'imposer. Sans l'humanisme italien de la Renaissance, il n'y aurait pas de Lumières françaises.

3. La naissance de l'État français moderne avec François Ier

Le matérialisme dialectique enseigne que le passage à un niveau supérieur est une caractéristique du saut qualitatif. Ainsi, l'humanité a profité du passage des micro-États typiques du féodalisme à un État centralisé, généralisant la loi et la justice. C'est un progrès dans la civilisation et le refus des particularismes, à une époque où « l'univers » de la grande majorité des individus se résumait au cinq kilomètres environnant, où le pays est divisé entre 70 000 – 80 000 seigneureries.

L'État central généralise une justice unique, rejetant la violence des micro-univers repliés sur eux-mêmes et combattant de manière ultra-violente et tribale la moindre intervention extérieure. Il ne le fait pas sans mal, mais il profite d'une tendance irrépressible, celle de l'accumulation du capital.

Car les échanges économiques se généralisent au sein d'une même zone géographique, repoussant

le chaos et en permettant une pacification du cadre des échanges, qui devient le cadre national où l'État régule la vie sociale.

C'est le moment où les villes se développent comme foyers de civilisation. Dans certaines situations, ces villes deviennent si puissantes, qu'elles deviennent littéralement des États-marchands, comme Gênes et Venise.

Le capital est alors déjà centralisé, fruit d'un long processus d'accumulation. De grandes familles de banquiers s'affirment, comme les Fugger (qui dominent la banque et la finance en Europe au Moyen-Âge comme à la Renaissance), les Médicis (de Florence, mais aux filiales bancaires à Londres, Lyon, Avignon, Bruges, Genève, Venise, Rome, Naples, Pise...).

Dans la future France, Lyon est alors la première place bancaire financière de France ; en 1502, ce sont pas moins de 40 entreprises de Florence qui ont des filiales dans cette ville, possédant une main-mise sur le commerce à longue distance en France.

La bourgeoisie qui se développe élève son niveau culturel, de par les échanges et son intense activité. Naturellement, cela correspond à la période des débuts de l'imprimerie ; des presses sont installées à Bâle en 1466, Rome en 1467, Paris en 1468, Venise en 1469, à Buda en 1471.

L'État central lui-même assume cette orientation. Matthias Corvin Ier de Hongrie (1443-1490) était par exemple un grand mécène, et disposait d'une bibliothèque fameuse, la « Bibliotheca Corviniana », avec entre 4000 et 5000 œuvres, soit la plus grande après celle du Vatican.

En France, c'est François Ier qui va jouer le rôle historique d'implanter l'humanisme dans la culture nationale française, faisant de lui une figure essentielle de la Renaissance. En pratique, l'humanisme français fut d'une extrême faiblesse ; les humanistes ont été peu nombreux et leur faiblesse les pousse au pessimisme moraliste (exactement comme lors de la falsafa à certains moments).

Néanmoins, cela est compensé par deux phénomènes : tout d'abord, François Ier est le premier roi à vraiment profiter d'une unité « nationale », une unité nationale d'autant plus importante qu'elle marque la sortie d'une période de troubles très importants et de présence militaire et idéologique anglaise (la « guerre de cent ans »).

Ensuite, par ses guerres dans ce qui sera l'Italie, François Ier a contribué à ce que la France se tourne vers ce pays et son humanisme, pillant tant les idées que des œuvres (manuscrits, peintures, sculptures, etc.), faisant de la Renaissance italienne le modèle à suivre pour la France.

La Renaissance n'est donc pas ici une rupture avec la féodalité, mais sa modernisation poussée jusqu'à son plus haut degré. Il n'y pas tant un humanisme qu'une « modernisation » de l'appareil étatique, justement dans grande transformation « nationale » donnant naissance à l'État français moderne.

Les deux principales figures intellectuelles de l'appareil humaniste, Guillaume Budé et Jacques Lefèvre d'Étaples, considèrent d'ailleurs que le retour à la culture gréco-romaine va de pair avec le respect des institutions tant chrétiennes que monarchiques.

C'est la monarchie elle-même qui établit ainsi son caractère d'État central dans une démarche de civilisation, pavant la voie à Louis XIV. Loin d'être un simple facteur d'oppression, la monarchie est la garante de valeurs, comme le rappelle Ronsard :

« Sire, ce n'est pas tout que
d'être Roi de France

Il faut que la vertu honore votre
enfance :

Un Roi sans la vertu porte le
sceptre en vain »

(Ronsard, *Institution pour
l'adolescence du Roi très chrétien Charles
neuvième de ce nom*, 1562)

Lors de la visite de François Ier à Lyon en 1515, on a ainsi pu lire ce poème consacré aux « vertus du souverain » (et prétexté par une lettre de son nom royal) :

« Je suis Rayson, qui du beau nom de
François

Secunde lettre en main tiens pour
blason

Signifiant qu'il doit, toute sayson,
Sur ses sujets tenir mesure et pois
Car pa rayson, suivant les justes loix,
Au peuple doibt administrer justice
Et le garder, par sa royale voyz
Et sa vertu en bon ordre et police. »

La monarchie est la garante raisonnable de la justice et du bon fonctionnement de la société. Louis XII est déjà en 1506 surnommé « le père du peuple » par les États généraux qui saluent son respect des « coutumes » ; avec François Ier, les masses vivent une unification sans pareille mesure.

Point culminant de la fondation de l'État moderne français, l'administration choisit une seule langue pour son fonctionnement. En 1539 est mise en place l'ordonnance dit de Villers-Cotterêts (nom d'une ville picarde), appelée officiellement « Ordonnance générale en matière de justice et de police », généralise l'utilisation du français pour les arrêts et les procédures des cours de justice, ainsi que pour la rédaction des actes notariés.

La langue de la cour et des élites urbaines, langue la plus développée au niveau culturel, s'impose face aux langues populaires (notamment les langues d'oc parlées dans le sud de la France, mais également le breton et le basque).

L'État moderne donne alors naissance au Collège des lecteurs royaux, assumant également l'établissement définitif d'une bibliothèque du roi enrichie d'achats et du dépôt légal. Et dans la foulée, le poète Joachim du Bellay publie en 1549 *Défense et illustration de la langue française* (La Deffence, et Illustration de la

Langue Francoise), qui sert de manifeste aux poètes du groupe de la Pléiade qui inaugurent la littérature nationale.

La langue française alors sa reconnaissance officielle et sa production artistique ; elle est prête à prendre la place du latin dans le domaine scientifique. L'État national français a sa langue nationale ; les particularismes locaux sont définitivement dépassés ; c'est une victoire du progrès, permettant le passage à une étape supérieure de la civilisation.

4. la Réforme, expression urbaine bourgeoise-monarchiste

La faiblesse de l'humanisme en France d'un côté, le renforcement de l'État national sous François Ier de l'autre, font que la monarchie a une marge de manœuvre très large face au féodalisme de la noblesse d'un côté, au féodalisme du clergé de l'autre.

Face au clergé, la monarchie se permet ainsi d'avoir un rapport de force permettant ce qu'on appellera le gallicanisme : l'Église est en France relativement indépendante du Vatican (cela perdure jusqu'en ce début du XXI^e siècle, l'Église française connaissant l'hégémonie du courant « catho de gauche » - Le Monde, Télérama, etc. - et soutenant les institutions, qui restent distantes mais bienveillantes, par exemple avec les écoles privées, payées par l'état laïc).

Mais dans d'autres pays, le pouvoir réactionnaire du catholicisme romain, ses formidables richesses, provoquent la colère tant de la bourgeoisie que d'une large partie du peuple lassée de l'exploitation et de la corruption. Cette colère donne naissance au protestantisme, marqué par de très nombreux courants, allant du simple réformisme institutionnel au communisme.

Tant en France qu'en Angleterre ou dans la future Allemagne, le protestantisme est donc né

en tant qu'arme dans la lutte de classes. Il a été l'instrument idéologique pour affronter le féodalisme ou au moins une partie de celui-ci, pour combattre le catholicisme romain (lié au Vatican).

Son triomphe, et la nature de ce triomphe, ont alors dépendu des jeux d'alliances entre les principales forces présentes (monarchie, petite noblesse, bourgeoisie, et de manière toujours isolée, les masses paysannes et la plèbe urbaine).

Trois types de situation ont prévalu :

1. Dans les pays où les forces nationales – à la fois bourgeoise et monarchiste – ont réussi à briser le joug catholique-féodal, le protestantisme s'est instauré comme religion nationale (Angleterre, Allemagne, Suède, Danemark, Pays-Bas) : la « Réforme » a triomphé.

a) Dans la future Allemagne et en Scandinavie, la « Réforme » a triomphé sous la supervision des forces monarchistes : le protestantisme s'est instauré comme religion nationale, liée aux monarchies, sous la forme du luthérianisme. La bourgeoisie cède l'initiative en Allemagne en raison de sa crainte des insurrections paysannes, à visée communiste.

b) En Angleterre et aux Pays-Bas, la « Réforme » a triomphé dans une alliance très forte entre la monarchie et la bourgeoisie, permettant le développement plus large du capitalisme. La monarchie prédominait dans le cas anglais (le protestantisme devenant la religion nationale sous la forme hiérarchisée de l'anglicanisme en Angleterre), la bourgeoisie prédominait dans le cas hollandais (le protestantisme dominant sous la forme de multiples églises « réformées » et largement tolérantes).

2. Dans les pays où les forces nationales – bourgeoises uniquement ici – n'ont pas réussi à briser le joug catholique de par le refus de la

monarchie de participer au mouvement, l'idéologie catholique romaine baroque s'est instaurée (Italie, Portugal, Espagne, Autriche-Hongrie) en tant qu'alliance Vatican – monarchie, avec une variante classique en France (la monarchie étant prédominante sur l'Église) : la « contre-Réforme » a triomphé.

Une quatrième situation a également existé : le soulèvement populaire au nom de la réalisation immédiate du royaume de Dieu sur Terre. Mais de par le niveau historique des forces productives, ce type de révolution communiste a nécessairement échoué, malgré de brillants succès temporaires.

Voici comment Friedrich Engels présente la situation :

« C'est l'époque qui commence avec la deuxième moitié du XVe siècle.

La royauté, s'appuyant sur les bourgeois des villes, a brisé la puissance de la noblesse féodale et créé les grandes monarchies, fondées essentiellement sur la nationalité, dans le cadre desquelles se sont développées les nations européennes modernes et la société bourgeoise moderne ; et, tandis que la bourgeoisie et la noblesse étaient encore aux prises, la guerre des paysans d'Allemagne a annoncé prophétiquement les luttes de classes à venir, en portant sur la scène non seulement les paysans révoltés, – ce qui n'était plus une nouveauté, – mais encore, derrière eux, les précurseurs du prolétariat moderne, le drapeau rouge au poing et aux lèvres la revendication de la communauté des biens.

Dans les manuscrits sauvés de la chute de Byzance, dans les statues antiques retirées des ruines de Rome, un monde nouveau se révélait à l'Occident étonné : l'Antiquité grecque; ses formes resplendissantes dissipaient les fantômes du Moyen Âge ; l'Italie naissait à un épanouissement artistique insoupçonné, qui sembla un reflet de l'antiquité classique et n'a plus été retrouvé.

En Italie, en France, en Allemagne, apparaissait une littérature nouvelle, la première littérature moderne ; l'Angleterre et l'Espagne connurent bientôt après leur époque littéraire classique.

Les barrières de l'ancien orbis terrarum [le *Theatrum Orbis Terrarum* est le premier atlas, en 1570] furent brisées ; pour la première fois la terre était vraiment découverte, les fondements posés pour le passage de l'artisanat à la manufacture qui devait, à son tour, constituer le point de départ de la grande industrie moderne.

La dictature spirituelle de l'Église fut brisée ; la majorité des peuples germaniques la rejeta directement en adoptant le protestantisme, tandis que, chez les peuples romans, une allègre libre pensée, reprise des Arabes et nourrie de la philosophie grecque fraîchement découverte, s'enracinait de plus en plus et préparait le matérialisme du XVIIIe siècle. »

Le protestantisme, dans sa forme non monarchiste, se présente ainsi comme un idéal urbain, ou plus exactement l'idéal de petites villes caractérisées par une participation générale à la vie sociale, organisée autour de principes moraux issus de la religion. Le clergé n'a plus sa place dans une société où chaque individu devient un citoyen qui se sait regardé chaque seconde par Dieu, de qui il doit mériter par la tempérance et le travail.

C'est donc un idéal civilisationnel, correspondant aux exigences du mode de production capitaliste, qui a besoin d'individus entrepreneurs dans une société développée et policée. Le protestantisme se pose comme un mouvement progressiste face au féodalisme, remettant en cause la tyrannie, affirmant la citoyenneté des individus.

Le livre de l'anglais Hobbes, *Le Léviathan*, pose la question du droit et de l'État dont la nature est d'arbitrer, et non d'opprimer. De la même manière, l'œuvre de La Boétie, le *Discours de la servitude volontaire*, est encore aujourd'hui très

connue, de par son rejet de la domination du pouvoir central et son appel à un regard critique, permettant de changer les choses matériellement.

Ce que la bourgeoisie française cache cependant, c'est que le succès de cette œuvre a été portée par le protestantisme. *Le Discours* sera en effet publié dans *Le Réveille-matin des François* en 1574, ainsi que dans *les Mémoires de l'Etat de France sous Charles neufiesme*, en 1577. Ce « Discours » est alors connu sous le nom de « Contr'Un » : ce qui est visé, c'est l'État central, monarchiste.

Cette question démocratique se révèle dans le conflit anglais entre le courant anglican et le courant puritain en Angleterre.

La révolution anglaise de 1640-1660 a un caractère éminemment démocratique : si la royauté reste, la religion officielle devient nationale (et protestante, sous la dénomination d'anglicanisme) et la bourgeoisie a en partie le champ libre, malgré l'échec de la tentative d'instauration d'une république (avec Cromwell). *Roméo et Juliette*, de Shakespeare, est une expression de cette revendication de la citoyenneté démocratique : deux individus doivent pouvoir s'aimer, au-delà des barrières féodales.

Si la monarchie a le dessus, elle est concurrencée par la bourgeoisie, dont le représentant est le mouvement « puritain » qui s'oppose ainsi à la centralité de la messe pour prôner la valeur du sermon. Ce dernier doit être prétexte à la discussion, et l'autel est considéré comme devant être placé au centre, plutôt qu'être inaccessible au fond du temple. Les forces monarchistes protestantes prônent quant à elles l'existence d'un clergé bien organisé et où la messe a la dimension centrale, le sermon devant être plutôt rejeté, la discipline passive étant l'aspect principal (tout comme dans le luthérianisme nordique).

Le succès de l'anglicanisme sur le puritanisme décentralisateur amènera un mouvement d'émigration en Amérique du Nord, forgeant

une culture de liberté politique absolue, de refus du droit de l'État à imposer quoi que ce soit dans le domaine religieux, du refus de toute centralisation. Cela pavera la voie à l'idéal bourgeois républicain des États-Unis d'Amérique.

5. Calvin, héraut de la bourgeoisie européenne

« Mais à côté de l'Allemand Luther, il y avait eu le Français Calvin.

Avec une rigueur bien française, Calvin mit au premier plan le caractère bourgeois de la Réforme, républicanisa et démocratisa l'Église.

Tandis qu'en Allemagne la Réforme luthérienne s'enlisait et menait le pays à la ruine, la Réforme calviniste servit de drapeau aux républicains à Genève, en Hollande, en Écosse, libéra la Hollande du joug de l'Espagne et de l'Empire allemand et fournit au deuxième acte de la révolution bourgeoise, qui se déroulait en Angleterre, son vêtement idéologique.

Ici le calvinisme s'avéra à être le véritable déguisement religieux des intérêts de la bourgeoisie de l'époque, aussi ne fut-il pas reconnu intégralement lorsque la révolution de 1689 s'acheva par un compromis entre une partie de la noblesse et la bourgeoisie. »

(Friedrich Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*)

Calvin, héraut de la bourgeoisie : la bourgeoisie française n'a jamais reconnu ce fait. Et pour cause : le protestantisme a échoué à être son drapeau en France, alors que la libre-pensée et le rationalisme porteront les Lumières et la révolution bourgeoise de 1789.

Les livres d'histoire ne parlent donc pas de Calvin, le considérant au mieux comme un Genevois, simple figure protestante. A Noyon, ville de Picardie où il est né en 1509, ce n'est que pendant l'occupation allemande durant la

première guerre mondiale qu'une plaque sera apposée sur sa maison natale rebâtie au début du XIXe siècle.

Noyon elle-même est une ville peu connue. En ce début de XXIe siècle, c'est une petite ville d'un peu moins de 15 000 personnes, mais historiquement elle a été d'une grande importance en tant que centre chrétien du nord de ce qui sera la France.

Il s'agit en effet d'une ville d'importance pour les Francs, dont l'une des capitales est la toute proche Soissons. Charlemagne (en 768) et Hugues Capet (en 987) y ont été sacrés roi des Francs. Un très important évêché y existait, profitant notamment de la figure de l'évêque Saint-Eloi, ancien orfèvre et trésorier du roi Dagobert.

La ville devient même la première « commune libre » de l'histoire du royaume, en 1108, l'évêque s'alliant aux bourgeois de la ville, qui profite alors d'un grand élan économique, dans une Picardie qui a à l'époque l'une des populations les plus denses et est relativement prospère grâce au textile.

Lorsque Jean Calvin naît en 1509, Noyon n'est déjà quasiment plus que l'ombre de son riche passé : sa localisation géographique en a fait un lieu de passage des armées, notamment anglaises.

La superstition règne alors en maître dans le pays tout entier, poussé par l'obscurantisme catholique romain. L'exemple de Jeanne d'Arc, qui s'imagine que la parole divine s'adresse à elle pour qu'elle bote les Anglais hors de France, est très parlant.

Dans un même ordre d'idées, la cathédrale de Noyon, lors de grandes sécheresses ou de grandes pluies, expose la châsse (un cercueil servant de relique) de sainte Godeberthe, et prétend conserver un fragment d'un vêtement de la Vierge. On y trouve également la chasse de saint Eloi, qu'on sort notamment pour la fête de l'ascension. L'abbaye de Saint-Eloi, vers Arras, possède elle prétendument de la barbe et des

cheveux de saint Eloi, du sang de Saint-Etienne, des cheveux de Saint Jean Baptiste et de Saint Jean l'Évangéliste, etc.

Le protestantisme se dresse contre ce type de superstitions, de manière véhémement comme en témoigne l'affaire des placards, en 1534. Il s'agit de placards, c'est-à-dire d'affiches de 37 centimètres sur 25, avec un préambule et quatre articles dénonçant la « mystique » de la messe ; on y lit notamment au sujet de celle-ci que « Le temps [est] occupé en sonneries, hurlements, chanteries, cérémonies, luminaires, encensements, déguisements et telles manières de singeries, par lesquelles le pauvre monde est comme brebis ou moutons, misérablement entretenus et promené par ces loups ravissant mangé, rongé et dévoré. »

Le titre des placards est explicite : « Articles véritables sur les horribles, grands et insupportables abus de la messe papale inventée directement contre la sainte cène de Jésus Christ » ; on les retrouve notamment affichés, dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534, à Noyon, Paris, Rouen, Orléans, Tours, Amboise, Blois, et jusque sur la porte de la chambre du roi François Ier.

La répression qui suit cette affaire amène Calvin, déjà critique et ouvert au protestantisme, à rejoindre Strasbourg, puis la ville de Bâle en Suisse. Cette ville est dominée par les plus riches bourgeois, elle dispose de nombreuses imprimeries et soutient massivement la Réforme (120 textes de Luther sont publiés entre 1517 et 1528). C'est là que Calvin devient l'intellectuel organique de la bourgeoisie, pour ensuite rejoindre la ville suisse de Genève et devenir le héraut reconnu de la bourgeoisie européenne dans son affrontement avec le féodalisme.

Calvin va jouer en effet un rôle historique, en conférant à la Réforme des institutions, une organisation religieuse. A la critique religieuse de Luther succède une démarche institutionnelle pavant la voie à la bourgeoisie moderne. Il apporte la culture juridique française, avec toute

sa rigueur. L'œuvre majeure ici est *Institution de la religion chrétienne*, monument de 450 000 mots.

Le calvinisme correspond aux exigences du capitalisme : il rejette la question de l'au-delà, pour mettre l'accent sur le présent. Pour cela, Calvin va faire une formidable construction intellectuelle. Il explique en effet que Dieu est tout puissant, mais loin ; prier pour demander quelque chose à Dieu, que ce soit pour soi-même ou pour une personne défunte, n'a ici aucun sens et consiste en de la superstition.

Par contre, Dieu a envoyé un messenger : le Christ ; ainsi, plutôt que d'espérer atteindre l'au-delà par différents « trucs » et tours de passe-passe (prières, etc.) s'adressant à Dieu (qui est loin), il faut vivre de manière strictement droite, en suivant l'exemple du Christ (qui est venu au plus près montrer l'exemple). Au sujet de « l'Écriture sainte », il dit que « c'est la voie certaine pour nous guider, afin que nous ne soyons pas vagabonds et errants çà et là tout le temps de notre vie. »

Il n'y a donc plus de place pour un clergé enseignant « de l'extérieur » aux masses, ni un au-delà terrorisant et empêchant le présent d'être mis en valeur. Il y a par contre une morale organisée socialement exigeant de l'individu qu'il se comporte de manière urbaine, civilisée, dans une communauté travaillant pour montrer qu'elle suit le message du Christ.

Et, là est le paradoxe génial de Calvin, la mise en avant du présent et de la vie matérielle se fait au nom de l'au-delà. Le masque de la religion est placée sur le visage de la société bourgeoise. Calvin dit ainsi que : « Dieu est tenu pour Roi, quand les hommes, renonçant à eux-mêmes et méprisant le monde et cette vie terrestre, s'adonnent à la justice e dieu pour aspirer à la vie céleste (...). Car la condition du Royaume de Dieu est telle, qu'en nous voyant assujettis à sa justice, il nous fasse participants de sa gloire. »

Évidemment, le calvinisme nécessite la mise en avant d'une présence permettant l'intermédiaire

entre la réalité et le monde divin (dictant la conduite à suivre) : d'où la mise en avant du Christ et uniquement du Christ, en tant que prétexte à un mode de gouvernement, à un mode de vie. Calvin dit que « La philosophie chrétienne veut qu'elle cède, et qu'elle se retire pour donner lieu au Saint-Esprit, et être domptée sous sa conduite, pour que l'homme ne vive plus de soi, mais ait en soi et souffre Christ vivant et régnant. »

Cette importance pratique du Saint-Esprit donnant le chemin de la vertu est très important dans la définition calviniste ; Calvin définit ainsi la trinité : « C'est qu'au Père, le commencement de toute action, et la source et origine de toutes choses est attribuée ; au Fils, la sagesse, le conseil et l'ordre de tout disposer ; au Saint-Esprit, la vertu et efficace de toute action. »

La société bourgeoise, en tant que communauté chrétienne (de type calviniste), devient donc le témoin de l'alliance maintenue entre Dieu et ses élus (c'est le principe aux États-Unis d'Amérique du « In God we trust », « God bless America », etc.), élus qui doivent obéir au injonctions du Saint-Esprit (en lisant et relisant la *Bible* en petites communautés) dans la pratique (forcément sociale).

Le calvinisme n'est donc pas un « fatalisme », comme a tenté de le présenter le catholicisme romain. Les succès du calvinisme dans les pays capitalistes – la Hollande, les États-Unis d'Amérique – témoignent du contraire.

S'il y a « prédestination » dans le calvinisme, c'est pour souligner l'idéal d'un individu à la vie bien réglée dans une société bien réglée, car ce style de vie permet une communion intime, complète, absolue, à la fois personnelle et sociale, avec Dieu.

Et ce style de vie qui permet d'affronter l'adversité de la concurrence. Engels, dans *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, constate ainsi :

« Mais là où Luther échoua, Calvin remporta la victoire. Le dogme calviniste

convenait particulièrement bien aux éléments les plus hardis de la bourgeoisie de l'époque.

Sa doctrine de la prédestination était l'expression religieuse du fait que, dans le monde commercial de la concurrence, le succès et l'insuccès ne dépendent ni de l'activité, ni de l'habileté de l'homme, mais de circonstances échappant à son contrôle. Succès ou insuccès ne sont pas ceux de qui veut ou de qui dirige: ils tiennent à la grâce de puissances économiques supérieures à l'individu et inconnues de lui.

Cela était particulièrement vrai à une époque de révolution économique, alors que de nouveaux centres commerciaux et de nouvelles routes de commerce remplaçaient tous les anciens, que les Indes et l'Amérique étaient ouvertes au monde, et que les articles de foi économiques les plus respectables la valeur de l'or et de l'argent-commençaient à chanceler et à s'écrouler.

De plus la constitution de l'Église de Calvin était absolument démocratique et républicaine, et là où le royaume de Dieu était républicains, les royaumes de ce monde pouvaient-ils rester sous la domination de monarques, d'évêques et de seigneurs féodaux ? Tandis que le luthéranisme allemand devenait un instrument docile entre les mains des princes, le calvinisme fonda une République en Hollande et d'actifs partis républicains en Angleterre et, surtout, en Écosse. »

Le rôle historique de Calvin est ainsi immense. Il pave la voie à une société organisée, une société moderne, une société assumant à tous les niveaux la civilisation en tant que principe. Il est le symbole d'une étape: celle de la bourgeoisie sortant l'humanité de la féodalité.

6. La guerre de religions en France

La religion est toujours le masque idéologique d'une classe sociale, le reflet d'une époque bien

déterminée. Les luttes de classes en France ont donc, du XVe au XVIIe siècle, pris l'apparence de guerres de religion.

Ces guerres ont été nombreuses : huit dans la seconde moitié du XVIe siècle, avec des prolongements aux XVIIe et XVIIIe siècles. La raison en est que le protestantisme s'est largement développé, mais pas assez pour asseoir une hégémonie.

Le protestantisme, après une première vague, rassemble environ 10% de la population du royaume, formant 1500 communautés. Ces communautés sont soit noyées dans la masse urbaine (Paris, Lyon, Rouen, Orléans, Bourges), soit extrêmement bien implantées, principalement dans le sud du pays avec une sorte de « croissant huguenot » où l'on retrouve plus de 80% des protestants d'alors.

Les protestants sont des « lisant-écrivain » ; ils font partie des couches les plus alphabétisées, alors que l'écrasante majorité de la paysannerie reste dans le giron catholique romain. Le protestantisme est diffusé par des diplômés d'université, des laïcs et des clercs, des négociants, des marchands, des artisans.

A cela s'ajoute une partie de la noblesse, justement dans le midi. La raison en est une forte tradition d'autonomie et de décentralisation. La possible existence d'une nation occitane a été définitivement écrasée avec la croisade contre la religion cathare, au XIIIe siècle. Mais si la noblesse et la population ont accepté leur intégration dans le royaume, leur riche culture les pousse à revendiquer une autonomie. Sans nul doute, on retrouve le même phénomène dans le Béarn et la population basque.

Cette volonté d'autonomie est en parfait accord avec les besoins de libertés des entrepreneurs, tant dans le Languedoc que justement dans des villes commerciales comme La Rochelle ou Lyon. C'est cette tendance historique qui fait face au centralisme de l'État national en train de naître, et qui est considéré par le cardinal de Richelieu comme un « État dans l'État. »

Cela est juste, comme en témoigne la constitution en février 1573 des Provinces de l'Union, sur le modèle néerlandais (et donc appelées par certains historiens « Provinces-Unies du Midi »).

Il va de soi qu'aujourd'hui, cette perspective communautaire-décentralisée n'a plus rien de progressiste et n'est qu'une fiction petite-bourgeoise visant à faire tourner en arrière la roue de l'histoire. Elle est évidemment présente dans le sud de la France (sous la forme de la fiction d'une « nation occitane » à laquelle il faudrait donner naissance et qui serait « naturellement » progressiste), mais également dans d'autres zones sous la forme ultra-réactionnaire des « identitaires » revendiquant un attachement « charnel » à leur « terroir. »

Ce qui s'est décidé à l'époque, c'était la nature de la construction de l'État national français : de manière ultra-centralisée, ou bien de manière décentralisée. La victoire monarchiste, en alliance avec le Vatican, a donné naissance à une France ultra-centralisée, identité qui ne changera nullement avec l'avènement de la république bourgeoise. La fin de cette dimension ultra-centralisée ne peut être amenée que par le dépassement de la France en tant que nation, et non son morcellement visant à ramener dans le passé, à l'époque de l'éclosion de la bourgeoisie en tant que classe.

La conception même d'une nation morcelée, à une époque de développement de la civilisation, est une contradiction en soi. C'est cela qui a été la cause de la défaite protestante, le protestantisme n'ayant pas réussi à lever le drapeau national.

Les protestants, considérant leur mouvement comme inéluctable car voyant comme leur ennemi le Vatican et non nécessairement la monarchie en soi (tout en rejetant son centralisme absolu), ont accepté de temporiser.

Les multiples guerres de religion (1562-1563, 1567-1568, 1572-1573, 1574-1576, 1576-1577, 1579-1580, 1585-1598) sont donc sanglantes, provoquant la mort de dizaines de milliers de

personnes. et l'objectif est l'hégémonie idéologique.

Mais cette bataille pour le rapport de force est conçue, du côté protestant, comme devant faire bouler de neige, et les pauses entre les guerres sont donc marquées par de multiples « édits » où les protestants se voient reconnus par la monarchie, avec l'obtention de plus ou moins de droits de culte.

Cela n'empêche pas la violence: à la fin du XVI^e siècle, sur 337 lieux de culte (catholiques) du diocèse de Toulouse par exemple, le nombre d'églises ou de chapelles ayant dû affronter la colère protestante est le suivant : 45 ont été brûlés, 37 détruites, 23 mises en ruine, 19 n'ont plus de toiture, 14 ont été pillés ou sont en mauvais état.

Mais ce n'est pas l'aspect principal: le protestantisme espérait gagner la légitimité, l'hégémonie. Cet espoir sera vain.

En effet, les temps morts entre les guerres vont permettre à la monarchie de se développer en tant que culture nationale, et par là, de par le niveau civilisationnel plus élevé de la nation par rapport au localisme, de prendre le dessus culturellement.

A cela s'ajoute les multiples manœuvres, comme le massacre de la Saint-Barthélemy, en 1572. Un attentat avait blessé à Paris le chef protestant Gaspard II de Coligny, et les représentants protestants venus protester sont massacrés dans un complot se transformant en pogroms anti-protestants à Paris, puis dans une vingtaine de villes de province.

A Paris, Coligny est ainsi achevé et sa tête envoyée au pape Grégoire XIII, pape qui fait tirer le canon du Château-Saint-Ange à Rome, commande une médaille commémorative, demande au peintre Vasari (auteur par ailleurs du premier recueil d'histoire de l'art, « Les Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes ») des œuvres célébrant le massacre pour orner le Vatican.

Une autre manœuvre fut la conversion au

catholicisme du chef protestant Henri de Bourbon en 1593, permettant à celui-ci de devenir roi de France, sous le nom de Henri IV. Si cela permet un nouvel édit plus favorable, le status quo et le renforcement de la royauté jouent en défaveur de la culture protestante, dont la dynamique est cassée et semble aller contre la tendance à la construction nationale.

C'est en assiégeant et soumettant la ville protestante de La Rochelle, mais aussi en supprimant également les châteaux forts privés et en interdisant les duels, bastions féodaux, que Richelieu marque le triomphe des forces monarchistes tant sur les forces bourgeoises non parisiennes que sur la petite noblesse, et le développement de la construction nationale.

Une construction nationale sous l'égide de la monarchie, qui à son apogée « résout » la question protestante : Louis XIV fait paraître en 1685 l'édit de Fontainebleau qui oblige les protestants à se convertir ou s'exiler.

Double conséquence de cela, après l'échec du protestantisme, la bourgeoisie produira le mouvement des libertins (qui permettront l'éclosion des Lumières). La petite noblesse, elle, sera à l'origine du jansénisme, mouvement puritain de désengagement d'une société dominée par le pouvoir central.

Comme le constate Engels, dans *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, la religion devient alors un simple moyen idéologique pour tromper les masses, et ne peut plus jouer de rôle progressiste. Le protestantisme, en tant que religion « bourgeoise », a été la dernière religion à jouer un rôle progressiste authentique.

« En France, la minorité calviniste fut, en 1685, opprimée, convertie au catholicisme ou expulsée du pays.

Mais à quoi cela servit-il ? Déjà à cette époque, le libre penseur Pierre Bayle était à l'œuvre, et, en 1694, naquit Voltaire. La mesure draconienne de Louis XIV (révocation de l'Édit de Nantes) ne fit que faciliter à la bourgeoisie française la

réalisation de sa révolution sous la forme irrégulière, exclusivement politique, la seule qui convint à la bourgeoisie développée.

Au lieu de protestants, ce furent des libres penseurs qui siégèrent dans les assemblées nationales.

Par-là le christianisme était parvenu à son dernier stade. Il était devenu incapable de servir à l'avenir de manteau idéologique aux aspirations d'une classe progressive quelconque ; il devint de plus en plus la propriété exclusive des classes dominantes qui l'emploient comme simple moyen de gouvernement pour tenir en lisière les classes inférieures. A remarquer que chacune des différentes classes utilise la religion qui lui est conforme : l'aristocratie foncière avec le jésuitisme catholique ou le rigorisme protestant, la bourgeoisie libérale et radicale avec le rationalisme ; et que ces messieurs croient ou non à leurs religions respectives, cela ne fait aucune différence. »

7. Le classicisme, stade suprême du féodalisme en France

La formation de l'État national français se fait donc en alliance avec l'Église, mais une Église qui n'a pas l'hégémonie et ne peut pas faire du baroque l'idéologie dominante. C'est le classicisme qui prédominera, en tant que forme idéologique féodale de « haut niveau », puisque royale et nationale.

Le protestantisme allemand s'est vu happé par les féodaux allemands en quête d'indépendance, alors que sa version anglaise, l'anglicanisme, est une religion monarchiste également. La Hollande fait figure de bastion intellectuel et culturel, mais cela ne se découvrira que par la suite, lorsque la bourgeoisie se renforcera réellement ; ainsi, le XVII^e siècle appartient à la France dans l'histoire du monde.

La France est en effet alors un grand pays, aux ressources nombreuses, et l'élévation

culturelle, au-dessus de la féodalité, est un événement d'une portée mondiale. La preuve de ce saut qualitatif est l'immense production culturelle et idéologique de cette période.

L'État français est alors tendu vers un effort commun, dans une organisation sociale « organique », où tous les éléments politiques, sociaux, culturels, idéologiques... se confondent et s'unissent.

Ce phénomène sera le rêve des « despotes éclairés » en Europe, et plus tard, après l'effondrement de la féodalité, la référence du romantisme (même si, en apparence, c'est au Moyen-Âge qu'il est fait référence).

Le caractère organique de la période classique de la France se révèle dans l'alliance, contre-nature, de la comédie et de la tragédie.

La comédie, portée par Molière, est l'expression de la bourgeoisie, de sa nature urbaine, de son mode de vie où commence à apparaître l'accumulation comme valeur essentielle (L'avare Harpagon fait ainsi cette célèbre réplique : « Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami ! On m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde ! Sans toi, il m'est impossible de vivre »).

La tragédie, portée par Corneille (davantage tourné vers l'aristocratie) et Racine (davantage tourné vers la religion), est l'expression de la féodalité et de ses valeurs aristocratiques. L'aristocrate est aristocrate par le sang et doit accepter ce destin, bon gré mal gré. Ses valeurs doivent être la vertu, les valeurs conformes à la hiérarchie dans la société, à la bienséance.

Bourgeoisie et aristocratie sont elles-mêmes subordonnées à la monarchie ; les pièces jouées à Versailles pour Louis XIV sont le symbole du caractère supérieur de la monarchie alors absolue.

La pensée scientifique elle-même est marquée par ce caractère « organique », le roi étant la

tête, la figure centrale du corps social. En effet, ce sont les mathématiques qui dominent alors la pensée scientifique française, en tant qu'expression du besoin de gestion d'un monde ordonné, hiérarchisé.

Les grandes figures des mathématiques que sont René Descartes et Blaise Pascal sont de fervents religieux, leur pensée est pétrie dans l'ordre monarchique. Il s'ensuit un progrès dans la complexité scientifique, mais une vision totalement mécanique.

Pascal orientera ses mathématiques vers le calcul, inventant la machine à calculer. Descartes ne voit quant à lui « aucune différence entre les machines que font les artisans et les divers corps que la nature seule compose » (*Principia*, IV, 203). Les animaux sont donc des « machines », une pensée que prolongera le religieux Nicolas Malebranche, toujours au XVIIe siècle.

Cette tendance sera lourde de conséquence, marquant en France une rupture quasi unique au monde entre nature et culture. Les jardins à la française, où les bosquets sont taillés en forme géométrique, deviennent le symbole d'une dénaturation profonde du noyau dur de la nation française se formant.

La preuve de ce caractère national est que la bourgeoisie elle-même conservera cette optique ; seule la classe ouvrière pourra la balayer, en faisant passer la France dans le socialisme tendant à la communauté universelle.

La nation française s'est formé à l'époque classique, dans un esprit « géométrique. » Les architectes Mansart et Le Vau sont en quelque sorte des mathématiciens comme Pascal et Descartes.

La littérature elle-même a une forme quasi géométrique, puisque comédie et tragédie sont exactement codifiés, les règles se voulant immuables (règle des trois unités en tragédie avec un monde seulement aristocratique, divertir et instruire pour Molière avec un monde seulement bourgeois, etc.).

L'arrière-plan de la littérature est lui-même géométrique, puisque c'est durant cette même période que la langue française s'unifie, devenant langue nationale. Le rôle central revient à François de Malherbe, de qui reste l'image d'un puriste maniaque ayant même osé affirmer au roi : « Quelque absolu que vous soyez, vous ne sauriez, Sire, ni abolir ni établir un mot, si l'usage ne l'autorise. »

C'est Nicolas Boileau, dans *L'art poétique* (1674), qui résumera parfaitement cet « esprit français » de type « géométrique » :

« Enfin Malherbe vint, et, le premier
en France,

Fit sentir dans les vers une juste
cadence,

D'un mot mis en sa place enseigna le
pouvoir,

Et réduisit la muse aux règles du
devoir.

Par ce sage écrivain la langue réparée

N'offrit plus rien de rude à l'oreille
épurée.

Les stances avec grâce apprirent à
tomber,

Et le vers sur le vers n'osa plus
enjamber.

Tout reconnut ses lois; et ce guide
fidèle

Aux auteurs de ce temps sert encor de
modèle.

Marchez donc sur ses pas; aimez sa
pureté,

Et de son tour heureux imitez la clarté.

Si le sens de vos vers tarde à se faire
entendre,

Mon esprit aussitôt commence à se
détendre,

Et, de vos vains discours prompt à se
détacher,

Ne suit point un auteur qu'il faut
toujours chercher.

Il est certains esprits dont les sombres
pensées

Sont d'un nuage épais toujours
embarrassées;

Le jour de la raison ne le saurait
percer.

Avant donc que d'écrire apprenez à
penser.

Selon que notre idée est plus ou moins
obscuré,

L'expression la suit, ou moins nette, ou
plus pure.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce
clairement,

Et les mots pour le dire arrivent
aisément.

Surtout qu'en vos écrits la langue
révérée

Dans vos plus grands excès vous soit
toujours sacrée.

En vain vous me frappez d'un son
mélodieux,

Si le terme est impropre, ou le tour
vicieux;

Mon esprit n'admet point un pompeux
barbarisme,

Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux
solécisme.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le
plus divin

Est toujours, quoi qu'il fasse, un
méchant écrivain »

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce
clairement, Et les mots pour le dire arrivent
aisément » : cela sera une logique parfaite pour
les mathématiques, la « méthode » préconisée
par Descartes. Cette apogée du féodalisme sous
la forme classique pave ainsi, malgré elle, la voie
au matérialisme.

Mais cette logique parasitée par la monarchie
d'un côté, la religion de l'autre, pousse à la
pensée mécanique. Descartes entend « nous
rendre comme maîtres et possesseurs de la
nature », sans aucune considération pour le réel,
sans voir le double aspect du travail sur le
monde.

C'est cela qui explique que la France au eu
jusqu'à présent d'excellents mathématiciens,
mais que la dialectique reste considérée, même
chez les « marxistes », comme une mystique,
une élucubration « allemande » de Hegel (les
deux seuls réels auteurs ayant compris la
dialectique en France ayant été Politzer,
d'origine hongroise, et Kojève, d'origine russe).

Par le classicisme, la nation française

acquière la force de caractère l'amenant à être raisonnable, mais cet esprit raisonnable confine au fanatisme, au refus des sauts qualitatifs, des changements complets : c'est cela qui explique le « tempérament » français « cotonneux », « ouaté », que l'on retrouve en période de crise, durant l'Occupation ou mai-juin 1968... et également le refus obstiné de reconnaître la nature, et l'humanité comme étant une de ses composantes.

8. La formation de l'État moderne par l'administration « géométrique »

La formation de l'esprit national français culminant dans le « classicisme » caractérisé par l'alliance monarchie – religion (avec la prépondérance de la monarchie) va de pair avec la formation de l'État français, en tant qu'administration à l'échelle nationale.

La notion de république est au centre des préoccupations, en tant que « res publica », chose publique. Jean Bodin en fait la théorie, dans son œuvre principale, *La République* (1576), où il donne les contours juridiques de la monarchie.

Dans le cadre de l'esprit national, cette conception est « géométrique » ; Cardin Le Bret explique dans le classique *De la souveraineté du Roy* (1632) que « La souveraineté n'est non plus divisible que le point en géométrie. »

Le roi n'est pas le centre, mais l'axe central. Si l'on est encore incertain du fait que le jeune Louis XIV ait jamais affirmé que « L'État c'est moi ! », on connaît par contre ses dernières paroles, très parlantes ici : « Je m'en vais, mais l'État demeurera toujours. »

De la même manière, Jean-Baptiste Colbert, importante figure de la finance au XVIIe siècle, avait comme devise : « Pro rege, saepe, pro patria semper » soit « Pour le roi souvent, pour la patrie toujours. »

Le même Colbert rappelle également que «

Le roi veut qu'il y ait de l'uniformité dans son royaume » (lettre à Henri d'Aguesseau, intendant de Languedoc, 26 avril 1675).

Car la monarchie absolue, c'est avant tout une administration nationale. La loi devient la même dans tout le pays, le roi exige impôts et soldats. Le pays devient unifié.

Une imprimerie royale est ainsi fondée au XVIIe siècle par Louis XIII, au Louvre, pour imprimer les actes royaux. Les avocats et les juristes forment une nouvelle profession d'importance, alors que se développe le droit dans tout le pays. En 1764, le dépôt étatique des actes légaux contenait déjà 350 000 actes (originaux, copies, imprimés).

L'application des décisions royales passe par une administration développée : des officiers (chargé d'offices, c'est-à-dire d'administration de domaines précis, la charge étant héréditaire et pouvant se vendre), des commissaires (qui sont des chargés de mission temporaires), et enfin les ingénieurs et techniciens (fortifications, ponts et chaussées, marine, géographes...), les commis (employés aux écritures), les inspecteurs (chargés de la vérification, véritables policiers de la monarchie)...

On a déjà les bases d'une administration étatique moderne, ainsi que le principe d'une formation par l'État des cadres de la nation : l'École des ponts et chaussées est fondée en 1747, l'École du génie de Mézières en 1748, l'École des mines en 1783.

On a également une affirmation du caractère général de la société française, avec les « états généraux », rassemblant des représentants des « sujets » du roi, présentant des « doléances. » Ces états généraux se sont réunis à Tours en 1484, à Pontoise en 1561, à Blois en 1576 et en 1588, à Paris en 1593 et en 1614, à Versailles en 1789.

A cela s'ajoute les assemblées des notables (1506, 1527, 1558, 1560, 1575, 1583, 1596, 1617, 1625, 1626, 1787, 1788), qui émettent des « avis. » Il n'est nullement difficile ici de voir comment

se préfigurent d'un côté le Parlement (forme « moderne » des états généraux) et de l'autre le Sénat (forme « moderne » des assemblées des notables).

Si on ajoute les secrétaires d'État, le département de la guerre, le département de la marine, le département des affaires étrangères et le département des finances, on voit que la bourgeoisie n'a rien inventé et directement repris, à la monarchie absolue, le principe d'administration moderne.

Avec Versailles, où s'installent les ministres et leurs services, on a également la formation d'une capitale administrative. Cette capitale devient le centre culturel, le bastion idéologique de la monarchie. L'existence de la cour, soit 10 000 courtisans, est la preuve de la fin de la France des « fiefs » telle qu'elle existait encore au XVI^e siècle. Le Roi veille et surveille tout.

La destruction de la « cour des miracles » à Paris – les quartiers de Paris incontrôlés et incontrôlables de par la population lumpen – témoigne de cette généralisation de l'ordre, de ce progrès de civilisation.

La France devient alors une nation, la « France, mère des arts, des armes et des lois » telle que l'avait défini Du Bellay au XVI^e siècle, et telle que la République bourgeoisie du début du XXI^e siècle l'assume encore.

Ce cadre national va permettre à l'antithèse de la féodalité, le capitalisme, de s'affirmer franchement, donnant à la bourgeoisie la capacité de diriger la nation. Richelieu, cardinal renforçant l'État et contribuant à la naissance de l'Académie française, pave la voie institutionnelle à la naissance de l'État bourgeois républicain.

9. Le saut qualitatif culturel-civilisationnel et le développement des forces productives

La sortie du Moyen-Âge, sous l'impulsion de

la falsafa et du développement du capitalisme, a conduit à un grand développement des forces productives et la généralisation des techniques artistiques.

Ce développement a emporté sur son passage les vieilles conceptions. Si aujourd'hui, ces œuvres peuvent paraître parfois très inégales, en raison du niveau technique dont nous disposons aujourd'hui, elles sont à l'époque à l'origine d'une véritable révolution culturelle.

Dans tous les domaines intellectuels, le bouleversement est complet ; même la religion catholique est obligée de moderniser son style pour suivre le courant et tenter de se maintenir idéologiquement.

Peinture, musique, théâtre, romans, poésie, politique, philosophie, morale, esthétique, mathématiques, physique, agriculture... L'humanité connaît un bouleversement sans pareil, alors que la féodalité atteint son apogée et que la bourgeoisie connaît en certains pays une naissance fulgurante.

De par cette situation, les marchands concurrencent donc les églises dans les domaines artistiques et intellectuels.

On a d'un côté des portraits comme celui du marchand londonien Thomas Gresham, par Adrian Quey (vers 1560), ou bien « Le prêteur et sa femme », réalisé au début du XVI^e siècle par le flamand Quentin Metsys.

Habitant dans la ville bourgeoise d'Anvers, ce dernier fait partie de l'école flamande, avec Jan Van Eyck, Jérôme Bosch et Pierre Paul Rubens ; en Allemagne c'est Albrecht Dürer qui est le peintre et graveur représentatif de l'humanisme et de la Réforme.

Et de l'autre côté, on a la Chapelle sixtine réalisée par Michel-Ange, et les œuvres formidables de Raphaël et Léonard de Vinci ; on retrouve également les italiens Tintoret, Véronèse, Titien, le grec El Greco qui a fondé l'école espagnole ou encore l'Italien Bernini, le « second Michel-Ange. »

Entre les portraits (de marchands, d'aristocrates, de la vie quotidienne) et les célébrations des moments religieux, on trouve également une « zone tampon » : la mythologie gréco-romaine. Les artistes « jonglent » entre ces pôles, selon leur situation historique, selon leur idéologie et leur marge de manœuvre.

Car ici la référence à un passé gréco-romain idéalisé permet de contourner la religion catholique, tout en évitant un affrontement frontal, ce qui est relativement accepté par l'Église elle-même qui tient encore le haut du pavé et intègre à son hégémonie culturelle la gloire artistique.

Toutefois, le pouvoir royal lui-même n'est pas en reste puisque la monarchie française, qui est hégémonique, s'approprie l'architecture, tout d'abord avec les Châteaux de la Loire, puis avec ceux de Versailles, le Grand Trianon, et Vaux-le-Vicomte.

Les « Jardins à la française », créés par André Le Nôtre, forment le point culminant du classicisme français.

En Europe, l'art naît donc véritablement avec la Renaissance ; les progrès techniques permettent son développement de plus en plus massif, et il n'est plus de classe sociale qui puisse se permettre de ne pas l'assumer à grande échelle.

C'est la naissance de l'art en tant que valeur de civilisation ; les masses assument cette direction, elles soutiennent ce qui se présente comme un progrès, une avancée, tout comme la monarchie et la religion apparaissaient comme un progrès par rapport à l'esclavagisme et la barbarie passée.

L'effondrement de la monarchie française en 1789 est également le contre-coup de l'échec inévitable de la monarchie à pérenniser cette progression (la monarchie anglaise, elle, se maintenant en s'alliant avec la bourgeoisie, puis au moins symboliquement en lui cédant les commandes de l'État).

A partir de la Renaissance, il n'est plus de

classe sociale qui puisse s'installer sans affirmer relever d'un niveau civilisationnel plus élevé.

Même au XVIIIe siècle, lorsque la religion catholique s'alliera à la pire réaction féodale pour contrer l'humanisme, elle devra assumer l'art de manière généralisée et se présenter comme une éthique « supérieure. »

L'art baroque naît donc dans le domaine architectural, dans le plan des églises érigées par les jésuites, qui forment le noyau dur intellectuel et culturel de la réaction catholique, de ce qu'on appelle la « contre-réforme. »

A l'architecture s'allie très vite la poésie maniérée visant à montrer le caractère triste et toujours changeant d'un monde qui serait marqué par l'omniprésence de la mort. Le baroque, idéologie de grande puissance, va marquer profondément des pays entiers, jusqu'à aujourd'hui : l'Espagne, l'Italie, ceux de l'Autriche-Hongrie.

Mais son incrustation au cœur des cultures nationales passe par une présentation culturelle, civilisationnelle ; la religion se présente comme une « morale. » De fait, le Moyen-âge est (définitivement) dépassé par le développement des forces productives, rien n'est plus comme avant.

Dès lors, la dimension culturelle n'échappe donc pas aux puissants. La monarchie absolue française contrôle ainsi très étroitement les productions culturelles, n'hésitant pas tantôt à intégrer Jean de La Fontaine, éminent défenseur du peuple, tantôt à mettre de côté Fénelon, le grand précurseur des Lumières (*Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*).

Les dominants savent en effet, malgré leurs fondements féodaux, que l'évolution technique favorise (au moins pour l'instant) le développement de leur propre pays, que c'est la bourgeoisie qui est à l'origine de ce développement. Cela est d'autant plus flagrant si l'on voit qu'à cette époque, l'Europe est bien moins avancée que d'autres parties du monde.

L'Europe a 50 millions de personnes y vivant,

contre 130 millions en Chine et cent millions en Inde ; Istanbul a déjà plus d'un demi million d'habitants et de fait l'Empire Ottoman était une très grande puissance militaire, tout comme la Chine.

Mais l'échec des ottomans à prendre la ville autrichienne de Vienne en 1529, après avoir pris le contrôle des Balkans et de la majeure partie de la Hongrie, symbolise la vigueur de la bourgeoisie, de la capacité de mobilisation nationale et du progrès technique.

C'est ainsi que l'université, lieu de savoir, est à la croisée des chemins des deux classes, féodale et bourgeoise. Dans le mot « université » on retrouve le mot univers : le projet est clairement de rassembler les savoirs, dans une perspective universelle. Cependant, les bénéfices vont à court terme encore aux institutions en place.

Au-delà des inévitables frictions et interdictions des idées nouvelles, cela permet un développement sans précédent en Europe.

La médecine, reprise à la culture arabo-persane, est l'une des matières les plus importantes : l'École de médecine de Salerne (près de Naples) est fondée à la fin du IXe siècle et est la plus importante du Moyen-Âge, la faculté de Montpellier fondée en 1289 prenant le relais à la Renaissance, toujours dans la continuité des avancées arabo-judéo-persanes.

Dans ce cadre, le livre de chevet de Henri IV est *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, d'Olivier de Serres, ouvrage qui en 1702 en est quasiment à sa centième édition !

Et l'université naît et acquière donc une signification essentielle, révolutionnaire, puisqu'elle va former l'appareil d'État des nouveaux États-nations : lorsque Gustave Vasa en Suède fait triompher la Réforme sur le catholicisme, il ferme l'université d'Uppsala (fondée en 1477) pour que les étudiants réquisitionnés deviennent des cadres de la nouvelle administration.

Pareillement, les hommes d'État de Grande-

Bretagne commencent à passer par Oxford (1525) et Cambridge (1546), facultés tournées vers l'Italie. L'université de Cracovie, dans une Pologne assumant de plein pied la Renaissance, fondée en 1364, est pareillement un grand pôle de l'intelligence jouant un rôle historique en Astronomie, en ayant notamment comme professeur Nicolas Copernic (1473-1543), qui publie *De revolutionibus orbium caelestium*.

A Heidelberg, l'université fondée en 1386 est ainsi le lieu où Luther expose ses thèses (c'est la « dispute de Heidelberg »).

L'université est le symbole de l'intelligence, qui naît dans la féodalité, mais porte en elle les germes d'une société nouvelle. De grands penseurs saisissent cette porte ouverte sur le futur.

Francesco Guicciardini, homme politique de Florence, écrit une histoire de l'Italie dont il vérifie les sources, ouvrant la voie à une lecture historique scientifique, alors que Machiavel pose avec *Le Prince* les fondements de l'étude de la politique.

L'italien Tommaso Campanella publie *La Cité du Soleil*, utopie philosophique et collectiviste, et Thomas More publie lui *Utopia*.

L'humanité prend conscience d'elle-même ; avec le progrès des forces productives, elle commence à se saisir elle-même, à se poser face à elle-même, à construire une morale, à exister en tant que tel, de manière non éparse, hasardeuse, purement spontanée. La civilisation s'installe durablement, gagnant chaque jour davantage en profondeur.

10. Rabelais et Montaigne

Lorsque apparaît la langue française comme langue de la pensée, de science, au XVIe siècle, il fallait qu'elle assume une dimension nationale-populaire, qu'elle dépasse le formalisme du latin.

Les poètes de la Pléiade, groupe de sept poètes dont Ronsard et Du Bellay, ont ouvert la voie, mais c'est surtout la littérature réaliste qui a imprégné l'esprit français. Un réalisme tourné vers le burlesque, en raison de la démarche populaire de remise en question des hiérarchies par la moquerie, ou bien vers le repli défensif sur les valeurs intellectuelles, morales et culturelles.

Impossible donc de comprendre la France sans Rabelais et Montaigne.

La figure de Rabelais est ainsi proche de la poésie populaire de François Villon (XVe siècle) et du réalisme de Paul Scarron (XVIIe siècle, auteur du « Roman comique »), des fables de La Fontaine (XVIIe siècle) et du matérialisme de Savinien Cyrano de Bergerac (*Histoire comique des États et Empires de la Lune*, vers 1650).

Il est significatif que ces auteurs, authentiquement porteurs de la culture et de la civilisation, d'une perspective réaliste, soient mis de côté dans l'éducation institutionnel des masses (ou alors seulement entrevus sur le plan de la forme).

Tout comme il est significatif qu'une œuvre comme *L'Astrée*, publié de 1607 à 1627, par Honoré d'Urfé, soit passée à la trappe par la bourgeoisie. Ce roman de pratiquement 5400 pages était lu dans toutes les cours européennes, sa valeur culturelle et historique est immense, mais inutilisable par la bourgeoisie aujourd'hui...

Aujourd'hui décadente jusqu'au baroque, il n'est par contre pas étonnant que la bourgeoisie mette en avant Rabelais et plus exactement *Gargantua*.

Rabelais a notamment étudié à la Faculté de Médecine de Montpellier, dont les connaissances sont directement liées à l'influence de la falsafa arabo-persane (et ici également juive). Il se situe ainsi dans une perspective humaniste ; il prône donc l'intelligence, la réflexion, les études, la volonté libre d'étudier : c'est l'utopie de l'abbaye de Thélème, dans *Gargantua*.

Malheureusement, à cet aspect positif on doit opposer un aspect négatif d'une grande force, l'emportant inexorablement. La culture nationale française s'appuie pour une bonne part sur la contradiction terrible de Rabelais, dont la rébellion intellectuelle va de pair avec une participation à la vie tant cléricale que monarchique.

Ainsi, d'un côté, voici comment Rabelais se moque de la logique religieuse formelle, avec Gargantua devant devenir docteur de la Sorbonne grâce à sa compréhension des principes « scientifiques » religieux de l'époque :

« Il n'est (dist Gargantua) poinct besoing torcher cul, sinon qu'il y ayt ordure ; ordure n'y peut estre si on n'a chié ; chier doncques nous fault davant que le cul torcher.

- O (dist Grandgousier) que tu as bon sens, petit guarsonnet ! Ces premiers jours je te feray passer docteur en gaie science, par Dieu ! »

Toutefois, de l'autre côté, Rabelais a un parcours ecclésiastique chaotique mais restant dans le cadre religieux ; il est très proche de l'appareil monarchique, et même du roi. Rabelais est ainsi finalement plus un fou du roi, prétendument populaire de par sa dimension burlesque, qu'un réel humaniste partant en guerre.

Il y a ici, dans ce culte du jeu de l'esprit, quelque chose de typiquement français. Depuis cette époque, il n'est pas de journaliste « critique » qui ne place de jeu de mot dans le titre de son article, comme jeu de « distanciation », comme « moquerie », etc.

Rabelais a donc des limites historiques évidentes ; sa démarche reste dilettante. Preuve de cela, l'épithète que lui a fait Ronsard, où il est expliqué que du matin au soir on ne pouvait pas le voir sans qu'il soit en train de boire : « Jamais le soleil ne l'a vu, Tant fût-il matin, qu'il n'eût bu, Et jamais au soir la nuit noire, Tant fût tard, ne l'a vu sans boire » et qu'il faut faire

« ripaille » si l'on passe voir sa tombe : « O toi, quiconque sois, qui passes, Sur sa fosse répands des tasses, Répands du brit et des flacons, Des cervelas et des jambons »

Avec Montaigne et les *Essais*, on est loin de cela, et on retrouve l'esprit français qui sera celui qu'on qualifiera de « cartésien », en référence avec la rigueur de Descartes. Mais Montaigne reconnaît également toute sa dignité au réel, ce qui fait de lui un grand précurseur du matérialisme dialectique.

Cette citation révèle sa compréhension des deux aspects d'une question concrète :

« Quand je joue avec ma chatte, qui sait si je ne suis pas son passe-temps plutôt qu'elle n'est le mien? Nous nous taquinons réciproquement. »

Montaigne a ainsi été un ardent critique du colonialisme et de ses destructions, avec un œil à la fois matérialiste et dialectique, comprenant les interrelations :

« Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les démons, les sibylles et nous, avons ignoré celui-ci jusqu'astéure ?) non moins grand, plein et membru que lui, toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice (...).

Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts.

C'était un monde enfant ; si ne l'avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité.

La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux témoignent

qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence.

L'épouvantable magnificence des villes de Cuzco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment formés en or ; comme, en son cabinet, tous les animaux qui naissaient en son État et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie.

Mais quant à la dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eux-mêmes. Cette combinaison de rationalisme et d'ouverture d'esprit aux peuples colonisés est très originale en France, car en tant qu'État-nation la France est née comme « mère des arts » c'est-à-dire dans le culte de la domination technique de la nature. »

Montaigne est en porte-à-faux total avec la conception dominante, qui culminera dans les « Jardins à la française » ; voici comment il présente la nature en Amérique, cette « mère nourrice » dont il parlait plus haut :

Et pourtant la saveur et la délicatesse de divers fruits de ces contrées, qui ne sont pas cultivés, sont excellentes pour notre goût lui-même, et soutiennent la comparaison avec ceux que nous produisons.

« Il n'est donc pas justifié de dire que l'art l'emporte sur notre grande et puissante mère Nature.

Nous avons tellement surchargé la beauté et la richesse de ses produits par nos inventions que nous l'avons complètement étouffée. Et partout où elle se montre dans toute sa pureté, elle fait honte, ô combien, à nos vaines et frivoles entreprises.

Et le lierre vient mieux de lui-même

Et les oiseaux, sans art, ont un chant plus doux.

(Properce, I, 2, 10.) »

Cette compréhension du double caractère de la nature fait de Montaigne un précurseur du communisme ; son affirmation de l'unité de la biosphère est une anticipation de la question communiste :

« Qu'on ne se moque pas de la sympathie que j'ai pour elles [les animaux]: la théologie elle-même nous ordonne d'avoir de la mansuétude à leur égard. »

« Elle considère que c'est un même maître qui nous a logés dans ce palais pour être à son service, et donc que les bêtes sont, comme nous, de sa famille; elle a donc raison de nous enjoindre d'avoir envers elles du respect et de l'affection.

Si on peut discuter de tout cela, il n'en reste pas moins que nous devons un certain respect et un devoir général d'humanité, non seulement envers les animaux, qui sont vivants et ont une sensibilité, mais envers les arbres et même les plantes.

Nous devons la justice aux hommes, et la bienveillance et la douceur aux autres créatures qui peuvent les ressentir. Il y a une sorte de relation entre nous, et des obligations mutuelles.

Je ne crains pas d'avouer la tendresse due à ma nature si puérile qui fait que je ne peux guère refuser la fête que mon chien me fait, ou qu'il me réclame, même quand ce n'est pas le moment. »

« Même quand ce n'est pas le moment » : Montaigne fait ici l'éloge de la dignité du réel.

Quant à sa défense des règnes animal et végétal, l'emploi qu'il fait de l'expression « obligations mutuelles » anticipe notre vision contemporaine, moderne, marxiste – léniniste – maoïste, de l'unité de la vie dans la biosphère, et des responsabilités qui en découlent.

On peut même dire qu'avec la question de la sensibilité, il apporte ce qui manquait à la conception matérialiste de Spinoza. C'est une preuve de l'immense réflexion de l'époque de la

naissance de la bourgeoisie en tant que classe, sa contribution à la civilisation humaine.

11. Matérialisme et dignité du réel

Le principal problème du Parti Communiste français dans les années 1930 et 1950 a été son incapacité à correctement évaluer les Lumières françaises. Elles ont été considérées comme pavant unilatéralement la voie au socialisme scientifique, en raison de leur matérialisme.

C'est là un point de vue erroné, doublement erroné. Tout d'abord, parce que ce matérialisme n'est pas dialectique. Ensuite, parce que ce matérialisme pris comme seulement « français » nie l'influence du matérialisme anglais, le premier vrai matérialisme bourgeois.

Voici comment Karl Marx présente le défaut du matérialisme ancien, bourgeois :

« Le principal défaut de tout matérialisme jusqu'ici (y compris celui de Feuerbach) est que l'objet extérieur, la réalité, le sensible ne sont saisis que sous la forme d'objet ou d'intuition, mais non en tant qu'activité humaine sensible, en tant que pratique, de façon subjective.

(...)

Le plus haut point auquel arrive le matérialisme intuitif, c'est-à-dire le matérialisme qui ne conçoit pas le sensible comme activité pratique, c'est l'intuition des individus singuliers et de la société civile.

Le point de vue de l'ancien matérialisme est la société civile, le point de vue du nouveau est la société humaine ou l'humanité sociale. »

(Karl Marx, *Thèses sur Feuerbach*)

Il faut ici souligner que le matérialisme a en France eu une grande composante religieuse. Dans la *Sainte famille*, Marx et Engels soulignent ainsi le double aspect de Descartes :

« Dans sa physique, Descartes avait prêté à la matière une force créatrice spontanée et conçu le mouvement mécanique comme son acte vital. Il avait complètement séparé sa physique de sa métaphysique. À l'intérieur de sa physique, la matière est l'unique substance, le fondement unique de l'être et de la connaissance.

Le matérialisme mécaniste français s'est rattaché à la physique de Descartes, par opposition à sa métaphysique. Ses disciples ont été antimétaphysiciens de profession, c'est-à-dire physiciens.

(...)

Dès sa première heure, la métaphysique du XVIIe siècle, représentée, pour la France, surtout par Descartes, a eu le matérialisme pour antagoniste.

Descartes le rencontre personnellement en Gassendi, restaurateur du matérialisme épicurien. Le matérialisme français et anglais est demeuré toujours en rapport étroit avec Démocrite et Épicure.

La métaphysique cartésienne a eu un autre adversaire en la personne du matérialiste anglais Hobbes.

C'est longtemps après leur mort que Gassendi et Hobbes ont triomphé de leur adversaire, au moment même où celui-ci régnait déjà comme puissance officielle dans toutes les écoles françaises. »

Est-ce à dire que le matérialisme est né en France ? Absolument pas. Marx et Engels sont très clairs à ce sujet, justement parce qu'ils accordent toute son importance à la dignité du réel. A côté de Gassendi, ils saluent ainsi le rôle de Pierre Bayle, dont ils disent : « L'homme qui, sur le plan de la théorie, fit perdre leur crédit à la métaphysique du XVIIe siècle et à toute métaphysique, fut Pierre Bayle. »

Est-il besoin de souligner à quel point la bourgeoisie nie cette réalité, et a une vision historique différente ? La raison de cela est qu'elle n'a pas le même centre d'intérêt que le socialisme scientifique. Voyons ce que disent Marx et Engels au sujet du matérialisme :

« Le matérialisme est le vrai fils de la

Grande-Bretagne. Déjà son scolastique Duns Scot s'était demandé « si la matière ne pouvait pas penser ».

Pour opérer ce miracle, il eut recours à la toute-puissance de Dieu; autrement dit, il força la théologie elle-même à prêcher le matérialisme. Il était de surcroît nominaliste. Chez les matérialistes anglais, le nominalisme est un élément capital, et il constitue d'une façon générale la première expression du matérialisme.

Le véritable ancêtre du matérialisme anglais et de toute science expérimentale moderne, c'est Bacon. La science basée sur l'expérience de la nature constitue à ses yeux la vraie science, et la physique sensible en est la partie la plus noble.

Il se réfère souvent à Anaxagore et ses homoiométries, ainsi qu'à Démocrite et ses atomes. D'après sa doctrine, les sens sont infaillibles et la source de toutes les connaissances.

La science est la science de l'expérience et consiste dans l'application d'une méthode rationnelle au donné sensible. Induction, analyse, comparaison, observation, expérimentation, telles sont les conditions principales d'une méthode rationnelle.

Parmi les propriétés innées de la matière, le mouvement est la première et la plus éminente, non seulement en tant que mouvement mécanique et mathématique, mais plus encore comme instinct, esprit vital, force expansive, tourment de la matière (pour employer l'expression de Jacob Boehme). Les formes primitives de la matière sont des forces essentielles vivantes, individualisantes, inhérentes à elle, et ce sont elles qui produisent les différences spécifiques.

Chez Bacon, son fondateur, le matérialisme recèle encore, de naïve façon, les germes d'un développement multiple. La matière sourit à l'être humain total dans l'éclat de sa poétique sensualité; par contre, la doctrine aphoristique, elle, fourmille encore d'inconséquences théologiques.

Dans la suite de son évolution, le matérialisme devient étroit. C'est Hobbes qui systématise le matérialisme de Bacon. Le monde sensible perd son charme original et devient le sensible abstrait du

géomètre. Le mouvement Physique est sacrifié au mouvement mécanique ou mathématique; la géométrie est proclamée science principale. Le matérialisme se fait misanthrope.

Pour pouvoir battre sur son propre terrain l'esprit misanthrope et désincarné, le matérialisme est forcé de mortifier lui-même sa chair et de se faire ascète. Il se présente comme un être de raison, mais développe aussi bien la logique inexorable de l'entendement.

Partant de Bacon, Hobbes procède à la démonstration suivante : si leurs sens fournissent aux hommes toutes leurs connaissances, il en résulte que l'intuition, l'idée, la représentation, etc., ne sont que les fantômes du monde corporel plus ou moins dépouillé de sa forme sensible.

Tout ce que la science peut faire, c'est donner un nom à ces fantômes. Un seul et même nom peut être appliqué à plusieurs fantômes. Il peut même y avoir des noms de noms.

Mais il serait contradictoire d'affirmer d'une part que toutes les idées ont leur origine dans le monde sensible et de soutenir d'autre part qu'un mot est plus qu'un mot et qu'en dehors des entités représentées, toujours singulières, il existe encore des entités universelles.

Au contraire, une substance incorporelle est tout aussi contradictoire qu'un corps incorporel. Corps, être, substance, tout cela est une seule et même idée réelle. On ne peut séparer la pensée d'une matière qui pense. Elle est le sujet de tous les changements. Le mot infini n'a pas de sens, à moins de signifier la capacité de notre esprit d'additionner sans fin.

C'est parce que la matérialité seule peut faire l'objet de la perception et du savoir que nous ne savons rien de l'existence de Dieu. Seule est certaine sa propre existence. Toute passion humaine est un mouvement mécanique, qui finit ou commence. Les objets des instincts, voilà le bien. L'homme est soumis aux mêmes lois que la nature. Pouvoir et liberté sont identiques.

Hobbes avait systématisé Bacon, mais sans avoir fondé plus précisément son principe de base, aux termes duquel les

connaissances et les idées ont leur origine dans le monde sensible.

C'est Locke qui, dans son *Essai sur l'entendement humain*, a donné un fondement au principe de Bacon et de Hobbes.

(...)

Nous avons déjà fait remarquer combien l'ouvrage de Locke vint à propos pour les Français. Locke avait fondé la philosophie du bon sens, c'est-à-dire déclaré, par une voie détournée, qu'il n'existait pas de philosophie distincte des sens humains normaux et de l'entendement fondé sur eux.

Le disciple direct et l'interprète français de Locke, Condillac, dirigea aussitôt le sensualisme de Locke contre la métaphysique du XVII^e siècle. Il démontra que les Français avaient eu raison de rejeter cette métaphysique comme une simple élucubration de l'imagination et des préjugés théologiques. Il fit paraître une réfutation des systèmes de Descartes, Spinoza, Leibniz et Malebranche.

Dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, il développa les idées de Locke et démontra que non seulement l'âme, mais encore les sens, non seulement l'art de former des idées, mais encore l'art de la perception sensible, sont affaire d'expérience et d'habitude. C'est de l'éducation et des circonstances extérieures que dépend donc tout le développement de l'homme. Condillac n'a été supplanté dans les écoles françaises que par la philosophie éclectique. »

On voit ici l'analyse géniale des deux fondateurs du socialisme scientifique. Il ne se contentent pas de constater la genèse du matérialisme, ils l'évaluent. Ils voient très bien comment Bacon avait une vision universelle formidable : « le matérialisme recèle encore, de naïve façon, les germes d'un développement multiple. La matière sourit à l'être humain total dans l'éclat de sa poétique sensualité. »

Est-ce à dire que le matérialisme français n'a joué aucun rôle? Absolument pas. Mais il aboutit au socialisme en passant par le matérialisme anglais : là est le « virage »

systématiquement « oublié » par les faussaires du marxisme.

Marx et Engels expliquent :

« Ce qui distingue le matérialisme français et le matérialisme anglais, c'est la différence des deux nationalités. Les Français ont doté le matérialisme anglais d'esprit, de chair et de sang, d'éloquence. Ils lui confèrent le tempérament qui lui manquait et la grâce. Ils le civilisent.

C'est chez Helvétius, qui part également de Locke, que le matérialisme prend son caractère spécifiquement français. Helvétius le conçoit d'emblée par rapport à la vie sociale. (Helvétius : *De l'homme*). Les propriétés sensibles et l'amour-propre, la jouissance et l'intérêt personnel bien compris sont le fondement de toute morale. L'égalité naturelle des intelligences humaines, l'unité entre le progrès de la raison et le progrès de l'industrie, la bonté naturelle de l'homme, la toute-puissance de l'éducation, voilà les éléments principaux de son système.

Les écrits de La Mettrie nous proposent une combinaison du matérialisme cartésien et du matérialisme anglais. Il utilise jusque dans le détail la physique de Descartes. Son *Homme-Machine* est calqué sur l'animal-machine de Descartes.

Dans le *Système de la nature* d'Holbach, la partie physique est également un amalgame des matérialismes anglais et français, tout comme la partie morale est fondée essentiellement sur la morale d'Helvétius. Le matérialiste français qui a encore le plus d'attaches avec la métaphysique et reçoit pour cela même les éloges de Hegel, Robinet (*De la nature*) se réfère expressément à Leibniz.

Nous n'avons pas à parler de Volney, de Dupuis, de Diderot, etc., pas plus que des physiocrates, maintenant que nous avons démontré la double origine du matérialisme français issu de la physique de Descartes et du matérialisme anglais, ainsi que l'opposition du matérialisme français à la métaphysique du XVIIe siècle, à la métaphysique de Descartes, Spinoza, Malebranche et Leibniz.

Cette opposition ne pouvait apparaître

aux Allemands que depuis qu'ils sont eux-mêmes en opposition avec la métaphysique spéculative.

De même que le matérialisme cartésien a son aboutissement dans la science de la nature proprement dite, l'autre tendance du matérialisme français débouche directement sur le socialisme et le communisme.

Quand on étudie les doctrines matérialistes de la bonté originelle et des dons intellectuels égaux des êtres humains, de la toute-puissance de l'expérience, de l'habitude, de l'éducation, de l'influence des circonstances extérieures sur l'homme, de la grande importance de l'industrie, de la légitimité de la jouissance, etc., il n'est pas besoin d'une grande sagacité pour découvrir les liens qui le rattachent nécessairement au communisme et au socialisme.

Si l'être humain tire toute connaissance, sensation, etc., du monde sensible, et de l'expérience au sein de ce monde, ce qui importe donc, c'est d'organiser le monde empirique de telle façon que l'être humain y fasse l'expérience et y prenne l'habitude de ce qui est véritablement humain, qu'il y fasse l'expérience de sa qualité d'être humain. Si l'intérêt bien compris est le principe de toute morale, ce qui importe, c'est que l'intérêt privé de l'être humain se confonde avec l'intérêt humain.

Si l'être humain n'est pas libre au sens matérialiste, c'est-à-dire s'il est libre, non par la force négative d'éviter telle ou telle chose, mais par la force positive de faire valoir sa vraie individualité, il ne faut pas châtier le crime dans l'individu, mais détruire les foyers antisociaux du crime et donner à chacun l'espace social nécessaire à la manifestation essentielle de son être.

Si l'être humain est formé par les circonstances, il faut former les circonstances humainement. Si l'être humain est, par nature, sociable, il ne développera sa vraie nature que dans la société, et le pouvoir de sa nature doit se mesurer non à la force de l'individu singulier, mais à la force de la société.

Ces thèses, et d'autres analogues, se rencontrent presque textuellement même chez les plus anciens matérialistes

français. »

Ainsi, le matérialisme français permet la genèse d'une affirmation générale du matérialisme, mais le matérialisme est bien né en Angleterre dans la reconnaissance de la dignité du réel.

Là est le « hic », la dimension systématiquement niée par les faussaires du marxisme, qui ont transformé celui-ci en France en un économisme, un « structuralisme », une sociologie....

Rétablir le marxisme signifie donc reconnaître le caractère central de la dignité du réel. On comprend que Bacon, découvrant le matérialisme, ait pu publier une utopie, *La Nouvelle Atlantide*, monde métissé où l'esprit est tendu vers la connaissance scientifique, dans une démarche collective.

Une fois le monde réel reconnu, il faut s'organiser en fonction, établir une morale idéale. Générosité, splendeur, grandeur d'âme, célébration de l'esprit, dignité, le service public : demain, l'humanité construira la nouvelle Atlantide, sur toute la planète comprise comme Biosphère, la nature se voyant enfin reconnue de par la dignité du réel !

12. les Lumières françaises

Les Lumières françaises ne sont donc pas « tombées du ciel », elles sont bien une production, et non pas une création « géniale. » Elles sont le fruit :

- de l'humanisme né avec les débuts du capitalisme, notamment en Italie et en Hollande, bastion des arts et des sciences ;

- du protestantisme ainsi que du matérialisme anglais, expression du capitalisme anglais qui s'exprime largement depuis la révolution anglaise au XVIIe siècle.

Si cela est vrai, alors les Lumières françaises doivent posséder deux caractéristiques.

Tout d'abord, en raison de l'importance en France de l'idéologie classique-monarchiste et sa victoire sur le protestantisme, les Lumières ne se présentent pas comme une idéologie de combat, mais de réformes humanistes, se considérant comme un prolongement de l'humanisme et du classicisme.

Une tendance révolutionnaire peut exister, mais seulement avec une différence marquée par rapport au courant réformiste (selon le principe de la lutte entre deux lignes, entre l'ancien et le nouveau).

Ensuite, l'influence anglaise doit être extrêmement importante dans le monde des idées.

Est-ce le cas ? Oui, c'est bien le cas.

Voltaire, le symbole des Lumières, cultivait l'esprit classique ; si elles sont considérées comme sans valeur aujourd'hui, ce sont ses très nombreuses tragédies qui l'ont rendu alors célèbre. Voltaire respecte le legs classique, se situe dans la suite de Racine et Corneille, et vénère l'alexandrin.

Il dénonce la religion, mais refuse absolument l'athéisme ; il aimerait une monarchie de type libérale, et n'hésite pas à vivre plusieurs années en Prusse, auprès du « despote éclairé » Frédéric II.

Ainsi, celui qui sera l'amant de sa propre nièce n'est pas un révolutionnaire, mais une figure intellectuelle du régime monarchique, auteur d'une soixantaine de pièces de théâtre et d'une correspondance d'au moins 23 000 lettres.

C'est à ce titre qu'il est le passeur en France des conceptions d'Isaac Newton (1643-1727) ; c'est même lui qui est à l'origine de l'histoire de Newton et de la pomme (qui serait tombé sur lui depuis le pommier et lui aurait fait comprendre la gravité).

Voltaire doit notamment sa connaissance de

Newton à la mathématicienne et physicienne Émilie du Châtelet, qui a traduit Newton (Voltaire dira d'elle qu'elle était « un grand homme qui n'avoit de défaut que d'être une femme »).

Voltaire a également une vision du monde, libérale, empruntée à John Locke ; la plume acerbe de Voltaire est purement et simplement au service du libéralisme politique.

L'œuvre de Voltaire s'appuie fondamentalement sur la réflexion de Newton et de Locke, et il n'est nullement étonnant que la bourgeoisie gomme cet aspect éminemment scientifique et politique, comme elle gomme son identité purement « classique » pour créer le mythe d'un Voltaire bourgeois avant l'heure.

Montesquieu se situe dans la même perspective. Le principe de la séparation des pouvoirs, exposé dans *De l'esprit des lois*, est emprunté à la monarchie constitutionnelle anglaise. Les *Lettres persanes* ne doivent pas faire oublier qu'il était un aristocrate participant à des salons, magistrat au parlement de Bordeaux et déjà une grande figure intellectuelle de son temps, reconnue comme telle.

Voltaire et Montesquieu apparaissent comme complémentaires dans l'affirmation de l'idéologie bourgeoise libérale, et leur position n'était pas réellement radicale, même si en contradiction absolue, sur le fond, avec la féodalité.

Le contexte pourtant, avec une bourgeoisie forte mais sans défense face à la monarchie ainsi que la féodalité religieuse, aboutit à une situation explosive. La faiblesse humaniste de la bourgeoisie française et l'échec du protestantisme se transforment en force des Lumières et en triomphe de l'idéologie laïque – républicaine.

Engels constate ainsi l'importance historique du matérialisme en France, ainsi que les deux tendances (déisme et matérialisme) :

« Cependant, le matérialisme passait

d'Angleterre en France où il rencontra une autre école philosophique matérialiste, issue du cartésianisme avec laquelle il se fondit. Tout d'abord, il demeura en France aussi une doctrine exclusivement aristocratique; mais son caractère révolutionnaire ne tarda pas à s'affirmer.

Les matérialistes français ne limitèrent pas leurs critiques aux seules questions religieuses, ils s'attaquèrent à toutes les traditions scientifiques et institutions politiques de leur temps; et afin de prouver que leur doctrine avait une application universelle, ils prirent au plus court et l'appliquèrent hardiment à tous les objets du savoir dans une œuvre de géants qui leur valut leur nom – l'*Encyclopédie*.

Ainsi sous l'une ou l'autre de ses deux formes – matérialisme déclaré ou déisme – ce matérialisme devint la conception du monde de toute la jeunesse cultivée de France, à tel point que lors-que la grande Révolution éclata, la doctrine philosophique, mise au monde en Angleterre par les royalistes, fournit leur étendard théorique aux républicains et aux terroristes français, et fournit le texte de la Déclaration des droits de l'homme. »

(*Socialisme utopique et socialisme scientifique*)

A la critique « constructive » et juridique de Voltaire et Montesquieu s'associe ainsi une critique radicale, allant jusqu'à la méthode même de la pensée, assumant ouvertement le matérialisme. Deux auteurs se dégagent néanmoins comme auteurs matérialistes, sur la voie du matérialisme dialectique : Rousseau et Diderot.

Rousseau et Diderot sont les deux titans de la civilisation en France au XVIII^e siècle. A la suite de Bacon, Hobbes et Locke, ils amènent le matérialisme sur le terrain de la réalité social et de la pensée quasi dialectique. En lieu et place du scepticisme critique de Voltaire et Montesquieu, leur démarche va dans le sens d'une connaissance réaliste et totale du monde.

Rousseau et Diderot constituent le point

culminant de la vague des Lumières, qui croit au progrès et entend se débarrasser du voile religieux. C'est le sens du *Dictionnaire historique et critique* (1697) de Pierre Bayle, de la *Digression sur les Anciens et les Modernes* (1688) de Le Bovier de Fontenelles, de *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1794) de Condorcet, de la *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* (1719) de Jean-Baptiste Du Bos.

Lorsque Jean-Baptiste Du Bos affirme que l'art doit « remuer le cœur », il affirme la dignité du réel, et c'est bien le sens des Lumières dans ce qu'elles ont de meilleur. Elles civilisent le matérialisme anglais : l'*Encyclopédie* n'est pas un rassemblement de textes froids et formels, mais de brillantes analyses concrètes.

Lénine, dans *Matérialisme et Empirio-criticisme*, cite un long passage de Diderot, tiré de l'Entretien avec d'Alembert : Diderot a toujours été considéré comme un immense précurseur du socialisme scientifique, il est considéré comme un matérialiste authentique, la plus haute expression des Lumières.

Mais il n'est pas le seul, et déjà le socialisme utopique s'exprime. Le *code de la nature* (1755) du philosophe « oublié » des Lumières, Étienne-Gabriel Morelly, va jusqu'à exiger l'abolition de la propriété privée et exiger l'organisation collective de la société :

« LOIX FONDAMENTALES ET SACRÉES

Qui couperoient racine aux vices et à tous les maux d'une Société.

I.

Rien dans la Société n'appartiendra singulièrement ni en propriété à personne, que les choses dont il fera un usage actuel, soit pour ses besoins, ses plaisirs, ou son travail journalier.

II.

Tout Citoyen sera homme public

sustenté, entretenu et occupé aux dépens du Public.

III.

Tout Citoyen contribuera pour sa part à l'utilité publique selon ses forces, ses talents et son âge ; c'est sur cela que seront réglés ses devoirs, conformément aux Loix distributives. »

Morelly exposera son utopie communiste dans *Naufrage des îles flottantes ou Basiliade du célèbre Pilpai* (Pilpay est le poète indien à l'origine de l'inspiration de nombreuses fables de La Fontaine).

La même année que le « code de la nature » est publié le fameux Discours sur l'Origine et les Fondements de l'inégalité parmi les hommes de Rousseau. De par sa méthode, Rousseau est un matérialiste, quelqu'un qui raisonne en terme d'organisation sociale, comme en témoigne le *Du contrat social* (1762).

Sa reconnaissance de la nature n'est nullement un préromantisme, mais bien l'affirmation de la matière, de la dignité du réel. C'est en ce sens qu'il faut comprendre les *Confessions* : non pas comme un éloge individualiste, mais comme une reconnaissance sensuelle de la réalité, aux antipodes du formalisme outrancier et caricatural de Voltaire.

Rousseau a éminemment une tendance au pessimisme et une conception petite-bourgeoise du socialisme, une tendance à aller dans le sens de la petite propriété. Mais il rejoint la tendance progressiste des Lumières, la plus avancée : celle de Diderot, Helvétius, d'Holbach, d'Alembert, La Mettrie.

Cette tendance exprime déjà les exigences d'universalité, de science, de reconnaissance du réel et de considération comme quoi l'humanité est elle-même une composante du réel.

La Mettrie present ainsi déjà les exigences de la biosphère :

« L'Homme n'est pas pétri d'un Limon plus précieux; la Nature n'a employé qu'une seule & même pâte, dont elle a seulement varié les levains (...).

Enfin le Matérialiste convaincu, quoi que murmure sa propre vanité, qu'il n'est qu'une Machine, ou qu'un Animal, ne maltraitera point ses semblables; trop instruit sur la Nature de ces actions, dont l'inhumanité est toujours proportionnée au degré d'Analogie prouvée ci-devant; & ne voulant pas en un mot, suivant la Loi Naturelle donnée à tous les Animaux, faire à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fit.

Concluons donc hardiment que l'Homme est une Machine; & qu'il n'y a dans tout l'Univers qu'une seule substance diversement modifiée.

(L'Homme Machine) »

Formidable matérialisme, formidable

épicurisme, ayant profité de la falsafa arabo-persane et de sa morale ! La voie de la civilisation était toute tracée.

La bourgeoisie a été une classe révolutionnaire ; elle a fait sortir l'humanité des affres du féodalisme, elle a brisé la monarchie, elle a libéré les forces productives.

Déjà ses plus grands représentants avaient saisi l'utopie universelle qui allait s'exprimer dans le futur, déjà l'immense horizon du matérialisme était deviné.

Déjà était pressenti le matérialisme dialectique, comme quoi l'Univers n'est qu'une seule substance diversement modifiée, c'est-à-dire la matière en mouvement, et comme quoi par conséquent les êtres humains, eux-même matière en mouvement, doivent suivre les préceptes de l'épicurisme, vivre en harmonie avec la vie en elle-même.

Publié en septembre 2013

Illustration de la première page : Diderot par Louis-Michel van Loo